

qui, dans le roman, relève de la fiction littéraire ; mais il est vrai que ce point est particulièrement difficile à traiter, comme le reconnaît l'auteur dans la conclusion de son livre (p. 265-273). Par ailleurs, quoiqu'elle le mentionne, Jones aurait sans doute pu davantage tirer parti de l'ouvrage important de Kenneth Dover, *Greek Homosexuality* (1978). Néanmoins, la présente étude est intéressante à plus d'un titre : l'auteur parvient à analyser l'idéologie que véhiculent les romans grecs, notamment en décelant les personnages-types : ainsi, dans *Chairéas et Callirhoé*, Dionysos est le *πεπαιδευμένος* par excellence, tandis que Chairéas acquiert progressivement la *παιδεία* en accumulant les expériences et que Callirhoé, en tant que femme de *πεπαιδευμένος*, peut revendiquer une certaine forme de *παιδεία*. Meriel Jones insiste également sur l'importance, pour les hommes, de montrer ostensiblement leur masculinité, de « faire l'homme » ; elle fait référence à la notion de « performativité », développée par Judith Butler à la fin des années 1980. Par ailleurs, son analyse des liens entre le roman et son contexte est digne d'intérêt : situé à une époque classique reconstituée mais mettant en scène des personnages appartenant à l'époque impériale, ce genre littéraire évite les questions politiques de son temps, mais il aborde les problèmes sociaux que connaissent les lecteurs. Ceci est particulièrement bien illustré par le personnage de Clitophon : Phénicien, il n'est pas assez grec pour que le public se sente visé, mais il est suffisamment hellénisé pour que ce dernier se sente concerné. Enfin, il est parfois difficile pour le lecteur de faire la distinction entre ce qui, dans la masculinité, relève de la fiction littéraire et ce qui était bien réel dans la culture grecque. Peu nombreux sont les traits masculins que Jones présente comme des artifices littéraires propres au roman grec. Mais comme l'explique l'auteur, il est probable que les auteurs se soient essentiellement inspirés du contexte social dans lequel ils vivaient, et par conséquent que le décalage entre fiction et réalité n'ait pas été si important. Cette étude s'adresse donc à deux publics : d'abord aux lecteurs qui s'intéressent à la masculinité dans la culture grecque de cette époque, ensuite à ceux qui étudient les liens entre le roman grec et son contexte littéraire et social.

Julien DELHEZ

Lorenzo FERRONI, Martin ACHARD et Jean-Marc NARBONNE, *Plotin. Œuvres complètes*. Tome I. *Volume I*. Introduction par J.-M.N. *Traité 1 (I, 6), Sur le beau*. Texte établi par L.F. introduit, traduit et annoté par M.A. et J.-M.N. Paris, Les Belles Lettres, 2012. 1 vol. 13 x 20 cm, CCCXXIX-72 p. en partie double. (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE). Prix : 55 €. ISBN 978-2-251-00566-9.

Le lecteur francophone ne manque pas d'accès aux *Ennéades* : deux traductions complètes – celle d'É. Brehier (Paris, Les Belles Lettres, 1924-1938) et celle dirigée par L. Brisson et J.-F. Pradeau (Paris, Flammarion, 2002-2010) –, la collection fondée par P. Hadot aux éditions du Cerf (depuis 1988), ainsi que plusieurs traductions isolées parues chez Vrin. Le spécialiste dispose quant à lui des éditions remarquables de P. Henry et H. Schwyzer (Paris-Bruxelles, Museum Lessianum, 1951-1973 pour la *maior* ; Oxford, Clarendon Press, 1964-1982 pour la *minor*) et de J. Igal (Madrid, Gredos, 1982-1998) – sans citer ici les traductions allemandes, anglaises, espagnoles et italiennes. Devant cette profusion éditoriale, il peut donc s'interroger sur le besoin

d'une nouvelle entreprise du genre. À ce titre, les promoteurs du projet veulent se démarquer par une hypothèse exégétique originale et par une édition « vraiment critique ». Concernant le premier point, le volume s'ouvre sur un essai qui, sur la base de la *Vie* laissée par Porphyre, examine la biobibliographie de Plotin (on notera au passage l'absence de liste des traités dans cette introduction générale). Il s'agit, d'une part, d'identifier plusieurs étapes doctrinales et, d'autre part, de résumer le système en cent vingt-cinq propositions, de façon à dégager à la fois l'élaboration progressive et l'originalité de la pensée de Plotin. La synthèse contient énormément de références relatives aux degrés de la philosophie plotinienne : l'Un, l'Intellect, l'Âme, le corps et la matière – de précieux repères dans cette œuvre si foisonnante. Concernant l'évolution, Narbonne en voit les traces dans la présentation tripartite laissée par Porphyre : 1) la période pré-porphyréenne, organisée autour des thèses d'Ammonius et de la formation d'une doctrine propre ; 2) la période porphyrienne, où Plotin affirme le caractère strictement hellène et platonicien de sa pensée ; 3) la période consécutive à l'exil de Porphyre, durant laquelle Plotin consolide sa doctrine et lui donne sa forme finale. Mais la particularité autant que l'unité de la lecture proposée par Narbonne tiennent à son hypothèse exégétique : Plotin aurait atteint la thèse de l'Un qui transcende l'Intellect alors qu'il était confronté, dès la première période, à des débats incessants avec les Gnostiques. Et cette thèse se donne comme une clef pour l'ensemble de l'œuvre : « Notre hypothèse interprétative est donc que Plotin, à peu près toute sa carrière durant, a dû prendre ses distances vis-à-vis de la gnose et a réaffirmé les valeurs fondamentales de la sagesse grecque [...]. Ces traits sont non seulement saillants en 33 [c'est-à-dire dans le traité *Contre les Gnostiques*] mais constants partout ailleurs. Si leur motif est *anti-gnostique* en 33, on *peut*, voire *doit*, soupçonner qu'il l'est également autre part (p. LV) ». L'interprétation novatrice du *Parménide* qui a donné naissance au néoplatonisme serait ainsi née d'un débat serré avec la Gnose. De même, l'anthropologie optimiste de Plotin, selon laquelle le salut serait ouvert à toutes les âmes en raison de leur lien indéfectible avec le divin, s'opposerait directement à la Gnose et sa doctrine de l'élection. Sur ce point, on peut reprocher à Narbonne d'évoquer à plusieurs reprises « la recherche récente » sur les relations de Plotin à la Gnose sans préciser à quels travaux il fait allusion (par exemple p. LII). Il reste que cet essai se veut préparatoire et n'entend nullement épuiser le dossier. Or cette Introduction excède largement le champ des études proprement plotiniennes, car à ces premiers chapitres succède une longue section dévolue à la postérité du plotinisme (p. XCVII-CCL). Forts d'une importante documentation, les auteurs se penchent sur les particularités de la pensée plotinienne vis-à-vis de ses successeurs. Il n'est toutefois pas déplacé d'interroger l'opportunité d'un tel travail dans ce cadre précis – Narbonne éprouve d'ailleurs le besoin de s'en expliquer : « Il s'agit donc d'un texte qui, pour une partie, n'éclaire pas directement le système particulier de Plotin mais qui permet, en revanche, de bien situer la pensée de ce dernier au sein d'un mouvement qu'il a lui-même rendu possible, mais qui va largement le déborder à partir de Jamblique (ce dont on n'a pas toujours eu pleinement conscience), même si l'influence de Plotin resurgira fortement plus tard (p. IX) ». L'angle adopté, qui pourrait paraître purement lexical, concerne le vocabulaire utilisé pour désigner les degrés du réel : *ὑπόστασις*, *τάξις* et *ὑπαρξις*. Sans dénier à ce travail ses qualités, qui révèle l'originalité de Plotin au moyen d'une distinction entre néo-

platonismes plotino-porphyriens et jamblichéo-procliens, c'est-à-dire entre tendance à la rupture et solution de continuité, sa présence ne laisse pas de surprendre. Et cet ensemble foisonnant pourrait bien dissimuler au lecteur pressé quelques pages dignes d'intérêt sur le genre auquel rattacher les traités plotiniens (p. CCXLI-CCXLVIII) : de façon originale, Plotin n'agit pas en commentateur, pas plus qu'il ne se limite à une doctrine orale caractéristique de l'enseignement ou de la diatribe (comme le fit son maître Ammonius). Ses traités apparaissent plutôt comme de véritables dissertations philosophiques, savamment construites, argumentées et documentées. Que penser à présent de l'édition, due à L. Ferroni et qui fait l'objet de la fin de l'Introduction ? Au lieu de reprendre à nouveaux frais la collation des manuscrits, l'éditeur a préféré se fonder sur le travail effectué par Henry et Schwyzer en prenant le parti de le considérer non comme une œuvre achevée et sacrée, mais d'emboîter le pas à ces auteurs qui, dans les *addenda* et dans des articles postérieurs, n'ont cessé de réviser leur texte. Autrement dit, l'intention est d'intégrer la recherche récente à un matériau encore meuble. Il en résulte un travail soigné, précédé d'une présentation exhaustive de la tradition manuscrite et qui se fixe pour tâche de fournir un « nouveau » texte, au sens où il a été intégralement repensé. Tout ce travail préparatoire aboutit à la traduction d'un seul traité, le premier dans l'ordre chronologique. Contrairement à l'édition d'É. Bréhier qu'elle remplace et conformément à un usage désormais fréquent, cette édition a en effet abandonné l'ordre systématique établi par Porphyre, dans l'idée de souligner les évolutions de la pensée plotinienne. La traduction se veut fidèle, mais sans sombrer dans l'obscurité. À tout le moins rivalise-t-elle avec celles de J. Laurent et d'A.-L. Darras-Worms. Quant au texte, il modifie rarement l'édition H.-S.². Chaque leçon problématique est toutefois copieusement argumentée dans les notes finales, où le lecteur trouve également des explications sur les particularités linguistiques de Plotin, son vocabulaire et son usage parfois déconcertant de la syntaxe, ainsi que plusieurs questions d'interprétation. Sur ce dernier point, l'introduction et le commentaire par annotation, s'ils s'avèrent plus complets que ceux de Laurent (limités par des contraintes éditoriales à une notice et à une annotation sommaires), se révèlent moins détaillés que ceux de Darras-Worms. Cela étant, ils adoptent la même perspective qui insiste sur le rôle directeur du *Banquet*, duquel Plotin hériterait l'idée d'ascension vers le beau et le vocabulaire de la *parenté*. Quant à l'apparat des sources qui figure au pied du texte grec, il forme un précieux outil de travail et ne fait pas double emploi avec celui de Darras-Worms : la confrontation des deux appareils de notes se révèle très instructif. En conclusion, ce premier volume offre une belle entrée en matière à cette nouvelle édition. Les néoplatonisants ne peuvent que se réjouir de la parution des tomes suivants, auxquels devraient collaborer de nombreux spécialistes.

Marc-Antoine GAVRAY

Béatrice BAKHOUCHE, *Calcidius. Commentaire au Timée de Platon*. Édition critique et traduction française par B.B. Paris, Vrin, 2011. 2 vol. 16 x 24 cm, 934 p. (HISTOIRE DES DOCTRINES DE L'ANTIQUITÉ CLASSIQUE, 42). Prix : 75 €. ISBN 978-2-7116-2264-1.

Ces deux volumes consacrés à l'œuvre de Calcidius, fruit d'un long travail de grande érudition, constituent un outil de travail extrêmement précieux pour la